

## Chapitre 6

### Le lion poltron

Pendant tout ce temps, Dorothée et ses compagnons avaient cheminé à travers les bosquets touffus. La route était toujours pavée de briques jaunes, mais elles disparaissaient sous les branches cassées et les feuilles mortes, ce qui rendait la marche pénible. Les oiseaux se faisaient rares à cet endroit de la forêt, car les oiseaux recherchent les

clairières inondées de soleil ; par  
contre, on entendait parfois le  
grognement profond de quelque animal  
sauvage caché parmi les arbres. Cela  
faisait battre très fort le cœur de la  
petite fille, car elle se demandait ce  
que c'était ; mais Toto, lui, avait  
compris, il ne quittait pas Dorothée  
d'une semelle et n'osait même pas  
répondre en aboyant.

– Combien de temps allons-nous  
mettre, demanda la fillette au

Bûcheron-en-fer-blanc, pour sortir de  
la forêt ?

– Je n'ai aucune idée, s'entendit-elle  
répondre, c'est la première fois que  
je vais à la Cité d'Émeraude.

Autrefois, mon père avait fait le  
voyage, dans mon enfance, et il avait  
gardé le souvenir d'une longue  
marche à travers un pays dangereux,  
tout en reconnaissant que la région  
était belle quand on s'approchait de  
la cité où habite Oz. Mais je ne

crains rien avec mon bidon d'huile et  
on ne peut pas faire mal à  
l'Épouvantail ; quant à vous, vous  
portez au front la marque du baiser  
de la Bonne Sorcière, qui vous  
protège de tout danger.

– Mais Toto ! dit la fillette inquiète,  
qu'est-ce qu'il a pour le protéger ?

– C'est à nous de le protéger s'il  
est en danger, répliqua le Bûcheron-  
en-fer-blanc. Comme il prononçait ces  
mots, la forêt retentit d'un formidable

rugissement et l'instant d'après, un  
Lion bondissait sur la route. D'un  
coup de patte, il fit valser  
l'Épouvantail qui retomba de l'autre  
côté du chemin, puis il donna au  
Bûcheron-en-fer-blanc un coup de ses  
griffes acérées. Le Bûcheron se  
retrouva par terre et resta étendu,  
immobile, mais à la grande surprise  
du Lion, le fer-blanc portait à peine  
une éraflure. Quant au petit Toto,  
maintenant que l'ennemi était là,

il/courut vers le Lion en aboyant ; la  
grosse bête s'apprêtait à le mordre  
quand Dorothee, craignant le pire  
pour Toto, et au mépris du danger,  
se précipita et, de toutes ses forces,  
donna une tape sur le museau du  
Lion, en s'écriant :

– Vous osez mordre Toto ! Vous  
devriez avoir honte, une grosse bête  
comme vous, de mordre un pauvre  
petit chien !

– Je ne l'ai pas mordu, dit le Lion  
en se frottant le museau avec sa  
patte, là où Dorothée l'avait tapé.

– Non, mais vous avez essayé,  
répliqua-t-elle. Vous n'êtes qu'un  
gros poltron.

– Je sais, dit le Lion en baissant la  
tête d'un air penaud, vous ne  
m'apprenez rien. Mais qu'y puis-je ?

– Comment voulez-vous que je le  
sache ? Quand je pense que vous

avez frappé un homme empaillé

comme le pauvre Épouvantail !

– Il est empaillé ? demanda le Lion

tout surpris, en la regardant relever

l'Épouvantail et le remettre sur ses

pieds, tandis qu'elle le tapotait pour

lui redonner forme.

– Bien sûr qu'il est empaillé, rétorqua

Dorothée, encore sous le coup de la

colère.

– Je comprends maintenant pourquoi

il a roulé si facilement, remarqua le

Lion. J'ai été étonné de le voir  
tournoyer sur lui-même. Et l'autre, il  
est empaillé aussi ?

– Non, dit Dorothée, il est en fer-  
blanc. Et elle aida le Bûcheron à se  
remettre d'aplomb.

– Voilà pourquoi j'ai failli me casser  
les griffes, dit le Lion. Quand elles  
ont crissé contre le fer-blanc, j'en ai  
eu la chair de poule. Et ce petit  
animal que vous aimez si tendrement,  
qui est-ce ?

– C'est Toto, mon chien, répondit

Dorothée.

– Est-il en fer-blanc ou empaillé ?

demanda le Lion.

– Ni l'un ni l'autre. C'est un chien...

eah... en chair, dit la fillette.

– Oh ! quel curieux animal ; il me

semble remarquablement petit, à

présent que je le regarde. Il faut être

un poltron comme moi, pour oser

s'attaquer à une si petite créature.

– Pourquoi êtes-vous un poltron ?

s'étonna Dorothée en examinant la  
grosse bête qui avait bien la taille  
d'un petit cheval.

– C'est un mystère, répliqua le Lion.

J'ai dû naître ainsi. Naturellement,  
tous les autres animaux de la forêt  
me croient courageux, car le Lion -  
c'est bien connu - est le Roi des  
Animaux. J'ai appris par expérience  
que si je rugis très fort, tout ce qui  
respire s'écarte de mon chemin. J'ai

toujours eu horriblement peur en  
présence des hommes ; mais il suffit  
que je rugisse pour qu'ils s'enfuient à  
toutes jambes. Si les éléphants, les  
tigres et les ours avaient essayé de  
m'attaquer, c'est moi qui me serais  
sauvé, tellement je suis poltron ;  
mais, au moindre de mes  
rugissements, ils décampent tous, et  
naturellement, je ne les retiens pas.

– Cela n'est pas bien du tout. Le  
Roi des Animaux ne devrait pas être  
un poltron, dit l'Épouvantail.

– Je sais, répliqua le Lion en  
essuyant du bout de sa queue une  
larme qui perlait. C'est le drame de  
ma vie, et j'en suis très malheureux.  
Mais au moindre danger, mon cœur  
se met à battre très fort.

– Peut-être avez-vous une maladie de  
cœur, dit le Bûcheron-en-fer-blanc,  
vous devriez vous réjouir, car cela

prouve que vous avez un cœur. Je  
n'en ai pas, moi ; je ne peux donc  
pas avoir de maladie de cœur.

– Si je n'avais pas de cœur, réfléchit  
le Lion, je ne serais peut-être pas un  
poltron.

– Avez-vous de la cervelle ?  
demanda l'Épouvantail.

– Je l'espère. Je n'ai jamais cherché  
à le savoir, répliqua le Lion.

– Je vais voir Oz le Grand pour lui  
demander de m'en donner, fit

remarquer l'Épouvantail, car ma tête  
est bourrée de paille.

– Et moi, je vais lui demander de  
me donner un cœur, dit le Bûcheron.

– Et moi, je vais lui demander de  
me renvoyer avec Toto au Kansas,  
ajouta Dorothée.

– A votre avis, Oz pourrait-il me  
donner du courage ? demanda le Lion  
Poltron.

– Pourquoi pas, s'il peut me donner  
de la cervelle, dit l'Épouvantail.

– Ou me donner un cœur, dit le

Bûcheron-en-fer-blanc.

– Ou me renvoyer au Kansas, dit

Dorothée.

– Dans ce cas, si vous n’y voyez

pas d’inconvénient, je vais vous

accompagner, dit le Lion, car ma vie

est tout simplement insupportable si

on ne me donne pas un peu de

courage.

– Vous êtes vraiment le bienvenu,

répondit Dorothée, car vous allez

nous protéger des autres bêtes  
sauvages. Elles doivent être encore  
plus poltronnes que vous, si elles se  
laissent effrayer par vous aussi  
facilement.

– En effet, dit le Lion, mais cela ne  
me rend pas plus courageux, et cela  
me désole d'être un poltron.

Une fois de plus, notre petit groupe  
se remit en route ; le Lion faisait  
d'imposantes enjambées à côté de

Dorothée. Au début, Toto accepta mal ce nouveau compagnon ; il n'arrivait pas à oublier qu'il avait failli finir en marmelade entre les puissantes mâchoires du Lion ; mais au bout d'un moment, ses ressentiments se dissipèrent et ils devinrent vite une paire d'amis. La journée passa sans qu'une autre aventure vînt troubler la paix de leur voyage.

A un moment donné, toutefois, le Bûcheron-en-fer-blanc mit le pied sur

un scarabée qui cheminait sur la route, tuant ainsi la pauvre petite créature. Lui qui n'aurait pas fait de mal à une mouche, se sentit très malheureux ; et tout en marchant, il versait des larmes de regret. Ses larmes ruisselèrent lentement sur son visage, roulèrent jusqu'aux ressorts de ses mâchoires, qui en rouillèrent. Peu après, Dorothée lui posa une question, et le Bûcheron-en-fer-blanc ne répondit pas : il ne pouvait plus

desserrer les dents. Ceci lui fit très  
peur ; il s'adressa par gestes à  
Dorothée pour qu'elle le secourût,  
peine perdue, car elle n'arrivait pas à  
le comprendre. Le Lion aussi était  
intrigué : que se passait-il donc ?  
Mais l'Épouvantail saisit le bidon  
d'huile dans le panier de Dorothée et  
oignit les mâchoires du Bûcheron ;  
l'instant d'après, il reparlait  
normalement.

– Cela m'apprendra, dit-il, à regarder  
où je mets les pieds. Car s'il  
m'arrivait de tuer un autre insecte, je  
ne pourrais retenir mes larmes, la  
rouille me coincerait les mâchoires et  
m'empêcherait de parler.

Puis il poursuivit son chemin avec  
mainte précaution, les yeux fixés sur  
la route, et dès qu'il voyait la  
moindre petite fourmi avançant  
péniblement, il l'enjambait pour éviter  
de lui faire du mal. Le Bûcheron- en-

fer-blanc savait pertinemment qu'il  
n'avait pas de cœur, c'est pourquoi il  
prenait grand soin de n'être jamais  
cruel ni méchant, à l'égard de qui  
que ce soit.

– Vous autres qui avez un cœur pour  
vous guider, dit-il, vous ne risquez  
jamais de faire du mal ; mais moi,  
qui n'en ai pas, je dois être très  
prudent. Dès qu'Oz m'aura donné un  
cœur, naturellement, je n'aurai plus

besoin de me surveiller à chaque  
instant.